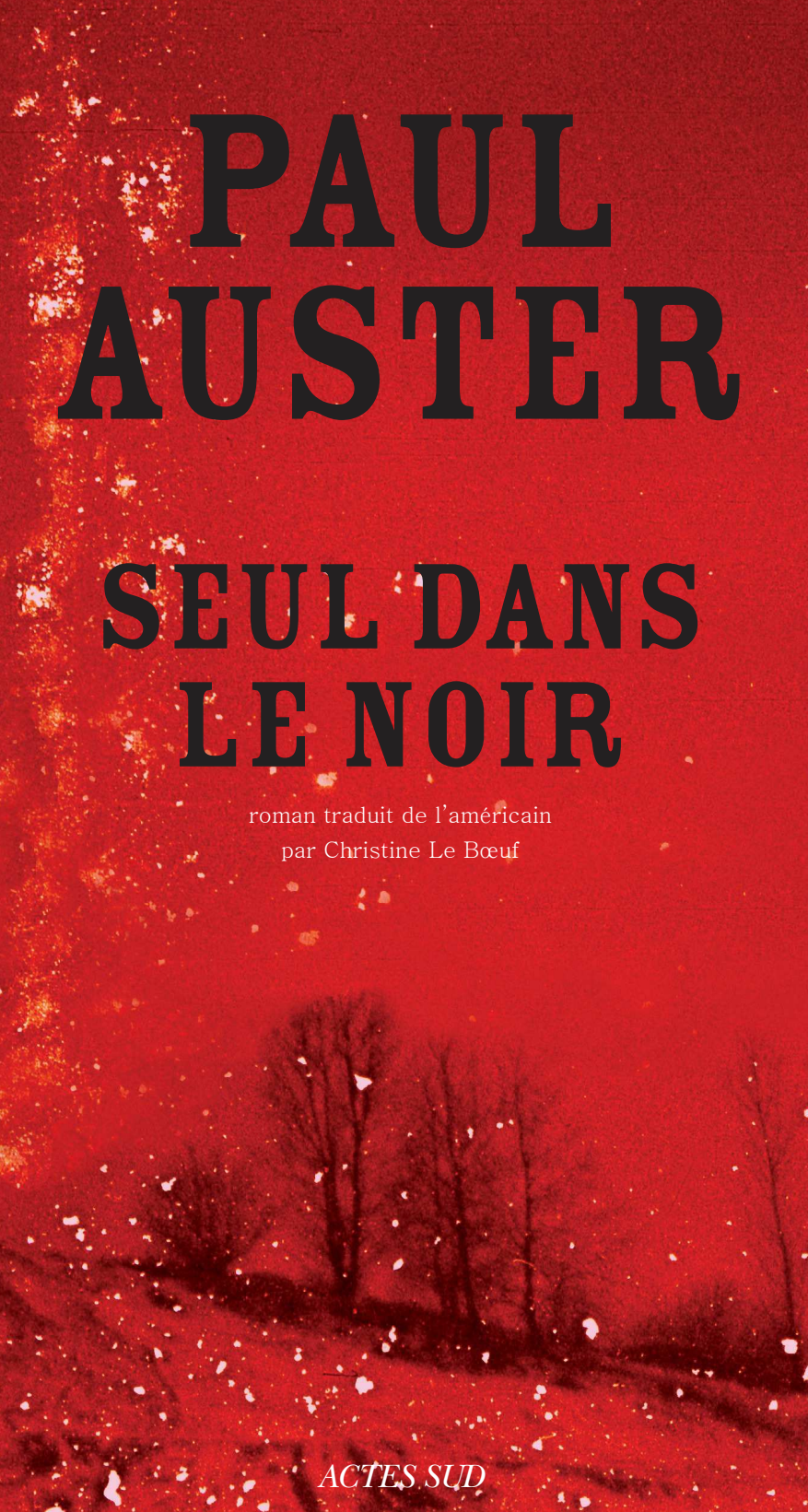


The background of the entire cover is a dark, grainy, red-toned photograph. It depicts a snowy landscape with several bare, dark trees in the foreground and middle ground. The ground is covered in a layer of snow, and the overall atmosphere is cold and somber. The red tint gives it a sense of urgency or danger.

PAUL AUSTER

SEUL DANS LE NOIR

roman traduit de l'américain
par Christine Le Bœuf

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Contraint à l'immobilité par un accident de voiture, August Brill, critique littéraire à la retraite, s'est installé dans le Vermont chez sa fille Miriam, qui ne se remet pas d'un divorce vieux de cinq ans. Elle vient de recueillir sa propre fille, Katya, anéantie par la mort en Irak d'un jeune homme parti pour Bagdad juste après leur rupture...

Pour échapper aux inquiétudes du présent et au poids des souvenirs peu glorieux qui l'assaillent, Brill se réfugie dans des fictions diverses dont il agrémentes ses innombrables insomnies. Cette nuit-là, il met en scène un monde parallèle où le 11 Septembre n'aurait pas eu lieu et où l'Amérique ne serait pas en guerre contre l'Irak mais en proie à une impitoyable guerre civile. Tandis que la nuit avance, imagination et réalité en viennent peu à peu à s'interpénétrer, comme pour interroger la responsabilité de l'individu vis-à-vis de sa propre existence et vis-à-vis de l'Histoire.

Allégorie puissante et inspirée, *Seul dans le noir* établit un lien entre les désarrois de la conscience américaine contemporaine et le questionnement de Paul Auster quant à l'étrangeté des chemins qu'emprunte l'invention romanesque.

PAUL AUSTER

Paul Auster, né dans le New Jersey, vit à Brooklyn. Son œuvre aujourd'hui traduite dans le monde entier est publiée en France par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

Trilogie new-yorkaise :

– vol. 1 : *Cité de verre*, 1987 ;

– vol. 2 : *Revenants*, 1988 ;

– vol. 3 : *La Chambre dérobée*, 1988 ; Babel n° 32.

L'Invention de la solitude, 1988 ; Babel n° 41.

Le Voyage d'Anna Blume, 1989 ; Babel n° 60.

La Musique du hasard, 1991 ; Babel n° 83.

Le Conte de Noël d'Auggie Wren, hors commerce, 1991.

L'Art de la faim, 1992.

Le Carnet rouge, 1993.

Le Carnet rouge / L'Art de la faim, 2008 ; Babel n° 133.

Léviathan, 1993 ; Babel n° 106.

Disparitions, coédition Unes / Actes Sud, 1994 ; Babel n° 870.

Mr Vertigo, 1994 ; Babel n° 163.

Smoke / Brooklyn Boogie, 1995 ; Babel n° 255.

Le Diable par la queue, 1996 ; Babel n° 379.

La Solitude du labyrinthe (entretien avec Gérard de Cortanze), 1997 ; Babel n° 662, édition augmentée.

Lulu on the bridge, 1998 ; Babel n° 753.

Tombouctou, 1999 (coéd. Leméac) ; Babel n° 460.

Laurel et Hardy vont au paradis suivi de *Black-Out* et *Cache-Cache*, Actes Sud-Papiers, 2000.

Le Livre des illusions (coéd. Leméac), 2002 ; Babel n° 591.

Constat d'accident (coéd. Leméac), 2003 ; Babel n° 630.

Histoire de ma machine à écrire (avec Sam Messer), 2003.

La Nuit de l'oracle (coéd. Leméac), 2004 ; Babel n° 720.

Brooklyn Follies (coéd. Leméac), 2005 ; Babel n° 785.

Dans le scriptorium (coéd. Leméac), 2007 ; Babel n° 935.

La Vie intérieure de Martin Frost (coéd. Leméac), 2007 ; Babel n° 935.

Seul dans le noir (coéd. Leméac), 2010 ; Babel n° 1063.

Invisible (coéd. Leméac), 2010 ; Babel n° 1114.

Sunset Park (coéd. Leméac), 2011 ; Babel n° 1177.

Chronique d'hiver (coéd. Leméac), 2013.

En collection Thesaurus :
Œuvre romanesque, t. I, 1996,
Œuvre romanesque et autres textes, t. II, 1999,
Œuvre romanesque, t. III, 2010.

Illustration de couverture : © Katarzyna Skura / Ready Made Images, 2009

Titre original :
Man in the Dark
Editeur original :
Henry Holt, New York
© Paul Auster, 2008

© ACTES SUD, 2009
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05531-8

© Leméac éditeur, 2009
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-2887-9

PAUL AUSTER

Seul dans le noir

roman traduit de l'américain
par Christine Le Boeuf

ACTES SUD

*à David Grossman,
son épouse Michal,
son fils Jonathan
et sa fille Ruthi,
et à la mémoire d'Uri*

Seul dans le noir, je tourne et retourne le monde dans ma tête tout en m'efforçant de venir à bout d'une insomnie, une de plus, une nuit blanche de plus dans le grand désert américain. A l'étage, ma fille et ma petite-fille sont endormies, seules, elles aussi, chacune dans sa chambre : Miriam, quarante-sept ans, ma fille unique, qui dort seule depuis cinq ans, et Katya, vingt-trois ans, la fille unique de Miriam, qui a dormi quelque temps avec un jeune homme du nom de Titus Small mais Titus est mort et maintenant Katya dort seule avec son cœur brisé.

Lumière éclatante, et puis obscurité. Le soleil qui se déverse de tous les coins du ciel, suivi par les ténèbres de la nuit, les étoiles silencieuses, le murmure du vent dans les branches. C'est la routine. Il y a plus d'un an maintenant que je vis dans cette maison, depuis qu'on m'a laissé sortir de l'hôpital. Miriam a insisté pour que je vienne ici et d'abord nous n'étions que nous deux, avec une infirmière de jour qui s'occupait de moi pendant que Miriam était au travail. Et puis, trois mois plus tard, le ciel est tombé sur la tête de Katya, elle a abandonné ses études de cinéma à New York et elle est revenue habiter chez sa mère dans le Vermont.

Ses parents lui avaient donné le prénom du fils de Rembrandt, le petit garçon des tableaux, l'enfant

aux cheveux d'or sous une toque rouge, l'écolier rêveur qui s'efforce de comprendre ses leçons, le petit garçon qui s'est mué en un jeune homme ravagé par la maladie et qui est mort à guère plus de vingt ans, exactement comme le Titus de Katya. C'est un prénom fatal, un prénom dont il faudrait à jamais bannir l'usage. Je pense souvent à la mort de Titus, à l'affreuse histoire de cette mort, aux images de cette mort, aux conséquences dévastatrices de cette mort sur ma malheureuse petite-fille, mais je ne veux pas aller par là maintenant, je ne peux pas aller par là maintenant, il me faut repousser cela aussi loin de moi que possible. La nuit est jeune encore et, couché dans mon lit, le regard perdu dans l'obscurité au-dessus de moi, une obscurité si noire que le plafond est invisible, je commence à me rappeler l'histoire que j'ai commencée la nuit dernière. C'est ce que je fais quand le sommeil se refuse à moi. Couché dans mon lit, je me raconte des histoires. Elles ne valent sans doute pas grand-chose mais, du moment que j'y suis plongé, elles m'empêchent de penser à ce que je préférerais oublier. La concentration peut être un problème, toutefois, et, très souvent, mon esprit finit par dériver de l'histoire que j'essaie de raconter vers les sujets auxquels je ne veux pas penser. Rien n'y fait. Je vais d'échec en échec, bien plus d'échecs que de réussites, mais cela ne signifie pas que je ménage mes efforts.

Je l'ai mis dans un trou. Ça me semblait un bon début, une façon prometteuse de mettre les choses en train. Mettre un homme endormi dans un trou et voir ce qui se passe quand il se réveille et tente d'en sortir. Je parle d'un grand trou dans le sol, profond de près de trois mètres, creusé de manière à former un cercle parfait, avec des parois lisses en argile dense et solidement tassée, si dures que leur surface a la consistance de la terre cuite, voire du

verre. C'est dire que, lorsqu'il aura ouvert les yeux, l'homme dans le trou sera incapable de s'en extirper. A moins qu'il ne dispose d'un équipement d'alpiniste – un marteau et des pitons d'acier, par exemple, ou une corde qui lui permettrait de s'arrimer à un arbre proche – mais cet homme n'est pas équipé et, une fois qu'il aura repris conscience, il comprendra bientôt la gravité de sa situation.

Et c'est ce qui se passe. L'homme revient à lui et se découvre étendu sur le dos, les yeux levés vers un ciel vespéral sans nuages. Il s'appelle Owen Brick, et il n'a aucune idée de la façon dont il est arrivé à cet endroit, aucun souvenir d'être tombé dans ce trou cylindrique dont il évalue le diamètre à un peu moins de quatre mètres. Il s'assied. A sa surprise, il est vêtu d'un uniforme militaire en gros drap grisâtre. Il a un calot sur la tête et aux pieds une paire de bottines de cuir noir patinées, lacées au-dessus de la cheville avec un double nœud bien serré. Il y a, sur chaque manche du blouson, deux galons indiquant que l'uniforme appartient à quelqu'un qui a le grade de caporal. Cet individu pourrait être Owen Brick, mais l'homme dans le trou, dont le nom est Owen Brick, ne se souvient pas d'avoir servi dans l'armée ni d'avoir combattu dans une guerre à quelque moment de sa vie que ce soit.

A défaut d'autre explication, il suppose qu'il a reçu un coup sur la tête et momentanément perdu la mémoire. Quand il promène les doigts sur son crâne à la recherche de plaies et de bosses, il ne trouve néanmoins trace ni d'enflure, ni de coupure, ni de contusion, rien qui puisse suggérer qu'un tel dommage ait eu lieu. Alors, quoi ? A-t-il subi quelque traumatisme débilisant ayant mis hors circuit des parties importantes de son cerveau ? Peut-être. Mais, à moins que le souvenir de ce traumatisme ne lui revienne tout à coup, il n'aura aucun moyen de le savoir. Après

cela, il commence à envisager la possibilité qu'il se trouve chez lui, endormi dans son lit, pris dans un rêve d'une lucidité surnaturelle, un rêve si réaliste et si intense que la frontière entre rêve et conscience a pratiquement disparu. Si tel est le cas, il n'a qu'à ouvrir les yeux, sauter du lit et aller à la cuisine se préparer le café du matin. Mais comment ouvrir les yeux alors qu'ils sont déjà ouverts ? Il bat plusieurs fois des paupières, dans l'espoir puéril de rompre ainsi le sortilège – mais il n'y a pas de sortilège à rompre, et le lit magique ne se matérialise pas.

Une bande d'éclaireurs passe au-dessus de lui, traverse son champ de vision en cinq ou six secondes et disparaît dans le crépuscule. Brick se lève pour inspecter les lieux et, ce faisant, il prend conscience d'un objet qui fait une bosse dans la poche avant gauche de son pantalon. Cet objet est un portefeuille, son portefeuille, lequel contient, outre soixante-seize dollars américains, un permis de conduire délivré par l'Etat de New York à un nommé Owen Brick, né le 12 juin 1977. Cela confirme ce que Brick sait déjà : qu'il est un individu proche de la trentaine, domicilié à Jackson Heights, dans le Queens. Il sait aussi qu'il est marié avec une femme du nom de Flora et que depuis sept années il exerce la profession de magicien, principalement à l'occasion d'anniversaires des enfants de la ville, où il se produit sous le nom de scène de Great Zavello, le Grand Zavello. Ces réalités ne font qu'aggraver le mystère. S'il est à ce point certain d'être ce qu'il est, comment se fait-il qu'il se retrouve au fond de ce trou, vêtu d'un uniforme de caporal, pas moins, sans papiers, sans médaille ni carte d'identité militaire prouvant son statut de soldat ?

Il ne met pas longtemps à comprendre que sortir de là est hors de question. Le mur circulaire est trop haut et, quand il le frappe de sa bottine afin d'en

entailler la surface et d'y créer une prise quelconque lui permettant de grimper, c'est avec pour seul résultat un gros orteil douloureux. La nuit tombe rapidement et l'atmosphère fraîchit, une fraîcheur printanière et pénétrante s'insinue en lui et, s'il commence à avoir peur, Brick est encore, pour le moment, plus éberlué qu'inquiet. Il ne peut néanmoins s'empêcher d'appeler à l'aide. Jusqu'à présent, tout a été silencieux autour de lui, ce qui donne à penser qu'il se trouve en un lieu reculé, dans quelque campagne inhabitée, où l'on n'entend d'autres bruits que quelques cris d'oiseaux et le murmure du vent. Comme sur ordre, toutefois, comme obéissant à une aberrante logique de cause à effet, à l'instant où il crie *au secours*, des tirs d'artillerie éclatent au loin et le ciel crépusculaire s'illumine, zébré par des comètes destructrices. Brick entend des mitraillettes, des grenades qui explosent et, au-dessous, sans doute à des kilomètres de là, un chœur assourdi de voix humaines qui hurlent. C'est la guerre, comprend-il, et il est un soldat dans cette guerre, mais sans armes à sa disposition, sans aucun moyen de se défendre en cas d'attaque et, pour la première fois depuis qu'il s'est réveillé dans ce trou, il a bel et bien peur.

Les tirs continuent pendant plus d'une heure, et puis ils s'atténuent progressivement et le silence revient. Peu après, Brick entend un bruit lointain de sirènes, et il en déduit que des véhicules de pompiers se hâtent vers les immeubles endommagés durant l'attaque. Ensuite les sirènes se taisent à leur tour et le calme se rétablit. Brick a beau avoir froid et peur, il est de surcroît épuisé et, après avoir arpenté sa prison cylindrique jusqu'à ce que les étoiles apparaissent dans le ciel, il s'allonge sur le sol et réussit enfin à s'endormir.

Au petit matin, il est réveillé par une voix qui l'interpelle d'en haut. Brick regarde en l'air et aperçoit

le visage d'un homme qui dépasse du bord du trou et, comme ce visage est tout ce qu'il peut voir, il suppose que l'homme est couché à plat ventre.

Caporal, dit l'homme. Caporal Brick, il est temps de se remuer.

Brick se met debout et, maintenant que ses yeux ne sont plus qu'à un mètre environ du visage de l'inconnu, il constate que l'homme est un type basané, à la mâchoire carrée couverte d'une barbe de deux jours, et qu'il est coiffé d'un calot militaire identique à celui que lui-même a sur la tête. Avant que Brick ait pu protester qu'il ne demanderait pas mieux que de se remuer, mais qu'il lui est impossible de faire quoi que ce soit de ce genre, la tête de l'homme disparaît.

Ne vous en faites pas, l'entend-il dire. On va vous sortir de là en un rien de temps.

Suit, quelques instants plus tard, le bruit d'un marteau ou d'un maillet de fer frappant un objet métallique et, parce que le bruit devient plus sourd à chaque coup frappé, Brick se demande si l'homme n'est pas en train d'enfoncer un piquet dans le sol. Et, si c'est un piquet, alors peut-être qu'un bout de corde y sera bientôt attaché et qu'à l'aide de cette corde Brick pourra grimper hors du trou. Le bruit cesse, une trentaine de secondes s'écoulent encore et puis, juste comme prévu, une corde tombe à ses pieds.

Brick est un magicien, pas un adepte de la musculation, et même si grimper un ou deux mètres de corde ne constitue pas une tâche excessivement ardue pour un homme de trente ans en bonne santé, ce n'est pas sans grande difficulté qu'il se hisse vers le sommet de la paroi. Celle-ci ne lui est d'aucun secours car les semelles de ses bottines glissent à tous les coups sur la surface lisse et, quand il tente de coincer la corde entre ses pieds, il ne réussit pas à s'assurer une prise solide, ce qui signifie qu'il ne

peut compter que sur la force de ses bras et, compte tenu que ses bras ne sont ni musclés ni puissants, compte tenu que la corde est faite d'un matériau grossier et lui brûle donc les paumes, cette opération toute simple prend des allures de combat. Quand il approche enfin du bord et que l'homme lui saisit la main droite et le hale jusqu'au niveau du sol, Brick se sent à la fois hors d'haleine et penaud. Après une performance aussi lamentable, il s'attend à des moqueries pour sa nullité mais, miracle, l'homme s'abstient de tout commentaire désobligeant.

Tout en se mettant péniblement debout, Brick observe que l'uniforme de son sauveteur est le même que le sien, à la seule exception qu'il a trois galons et non deux sur les manches de son blouson. Il y a un brouillard épais, et Brick a du mal à distinguer où il se trouve. Un endroit isolé quelque part à la campagne, ainsi qu'il s'en doutait, mais nulle trace de la ville ou du village que visait l'attaque de la veille. Les seules choses qu'il arrive à discerner à peu près nettement sont le piquet en métal avec la corde nouée autour, et une jeep éclaboussée de boue garée à trois mètres du bord du trou.

Caporal, dit l'homme en gratifiant Brick d'une poignée de main ferme et enthousiaste. Je suis Serge Tobak, votre sergent. Plus connu sous le nom de Serge le serge.

Brick baisse les yeux vers l'homme, qui doit mesurer au moins six pouces de moins que lui, et répète d'une voix sourde : Serge le serge.

Je sais, dit Tobak. Très futé. Mais le nom a pris, et je n'y peux rien. Si j'arrive pas à les faire taire, j'ai plus qu'à dire comme eux, hein ?

Qu'est-ce que je fiche ici ? demande Brick d'une voix dont il s'efforce d'éliminer l'angoisse.

Ressaisis-toi, mon gars. Tu fais la guerre. Tu croyais que c'était quoi ? Une excursion à Disney Land ?

Quelle guerre ? Ça veut dire qu'on est en Irak ?
En Irak ? Qui se soucie de l'Irak ?

L'Amérique fait la guerre en Irak. Tout le monde sait ça.

On s'en fout, de l'Irak. C'est l'Amérique, ici, et l'Amérique se bat contre l'Amérique.

Qu'est-ce que vous racontez ?

La guerre civile, Brick. T'es au courant de rien ? Quatre ans, que ça dure. Mais maintenant que tu es là, ça sera bientôt fini. Tu es le gars qui va y mettre fin. Tu es le gars par qui ça va arriver.

Comment connaissez-vous mon nom ?

Tu es dans ma section, abruti.

Et ce trou ? Qu'est-ce que je fabriquais là-dedans ?

Procédure normale. Toutes les nouvelles recrues nous arrivent comme ça.

Mais je n'ai rien signé. Je ne me suis pas engagé.

Bien sûr que non. Personne ne s'engage. Mais c'est comme ça. Tu vis ta vie et, d'une minute à l'autre, te voilà dans la guerre.

Brick est tellement ahuri par les propos de Tobak qu'il ne trouve rien à dire.

C'est comme ça, reprend le sergent. Tu es le type qu'ils ont choisi pour la méga-mission. Ne me demande pas pourquoi, mais l'état-major estime que tu es l'homme le plus qualifié pour ce boulot. Peut-être parce que personne ne te connaît, ou peut-être parce que tu as cette allure tellement... tellement insignifiante, personne ne te soupçonnerait d'être un assassin.

Un assassin ?

C'est ça, un assassin. Mais je préfère le mot *libérateur*. Ou *facteur de paix*. En tout cas, quel que soit le mot, sans toi la guerre ne finira jamais.

Brick voudrait s'enfuir sur-le-champ mais, étant donné qu'il n'est pas armé, il ne voit pas ce qu'il pourrait faire d'autre que jouer le jeu. Et qui suis-je censé assassiner ? demande-t-il.